

AU-DELÀ DES ALPES

pour Mariagrazia Margarito

C'était avant la guerre; il y a donc maintenant près de 70 ans. J'étais un élève irrégulier, plutôt faible en thème latin. Mais il y avait de temps en temps, au milieu de la grisaille scolaire, des moments où s'ouvraient les fenêtres; on découvrait un peu des textes: Virgile, Horace, Lucrèce, et c'était comme un nouveau Soleil qui luisait par-delà les montagnes. J'étais d'une famille très catholique; donc Rome, c'était d'abord le Vatican, le Saint-Père, les catacombes. Mais un double fond luisait derrière ce premier plan, quelque peu inquiétant avec ses empereurs fous, ses gladiateurs et ses orgies, mais de plus en plus fascinant.

À la sortie des années sombres, vint nous charmer le cinéma néo-réaliste, Rossellini, de Sica, Visconti. Puis la littérature résistante et progressiste, en traduction: Vittorini, les poètes: Ungaretti, Montale. L'appel de la frontière se faisait de plus en plus pressant. Surtout alors, c'était la peinture qui m'appelait de plus en plus fortement. Je voulais voir la famille de ce que m'avait déjà montré le Louvre. Il faut dire qu'à l'époque les reproductions étaient encore très mauvaises, la plupart du temps en noir et blanc, quelques-unes en couleurs peu fidèles. J'étais alors étudiant en philosophie à la Sorbonne. Avec une condisciple et son mari, nous décidâmes d'une expédition. Un jeune frère, qui commençait des études d'architecture, nous accompagnait. Tout ce monde est mort aujourd'hui.

Nous avons un immense appétit, mais l'offre était si vaste qu'il fallait absolument se limiter. Nous nous sommes donc fait un programme septentrional: Turin, Milan, Brescia, Bergame, Padoue, Venise, Ravenne, Bologne, Florence, Sienne, Pise, et Gênes. Beaucoup de monuments étaient encore fermés, en restauration; beaucoup de musées n'offraient que des présentations provisoires, mais il y avait de quoi faire. Nous allions de surprise en surprise. Je m'efforçais d'apprendre un peu d'italien avec la méthode assimilé. Je n'ai jamais réussi à le parler convenablement; d'ailleurs je ne parle bien aucune langue étrangère, trop timide. Mais j'ai pu très vite lire couramment, connaître Dante et Pétrarque dans leur texte, découvrir quelques modernes.

L'année suivante, avec mon frère, nous avons décidé de nous attaquer enfin à Rome. Plus de voiture; les trains italiens. Et une quinzaine tout entière avec quelques alentours. J'avais alors un appareil de photographie, et je peux récapituler certaines visites

grâce à des clichés. Après ce furent Naples et la Sicile. Quand je repense à ces années anciennes, je m'étonne de mon endurance et de mon ignorance, de tout ce que j'ai manqué, ou que j'ai vu sans être encore capable de le goûter . Puis, parmi beaucoup d'autres voyages, j'ai continué de déchiffrer la tapisserie italienne, comblant quelques lacunes, approfondissant certains détails, mais je n'en ai évidemment pas fini. J'ai presque honte de le dire; je n'ai jamais vu Assise ni Pérouse. Il me reste tant à découvrir, et tant à revoir mieux. J'y arriverai peut-être pour quelques détails, mais pour le reste il me faudrait une autre vie.

J'habite aujourd'hui, tout près de la frontière, en France, mais dans la banlieue de Genève. L'autoroute qui draine la vallée amène au tunnel du Mont Blanc. Dans les rêves de ma quasi surdité, j'ai l'impression d'entendre des voix italiennes se faufiler depuis la vallée d'Aoste. Le Soleil pour moi devient italien avant de se lever derrière le massif.

Mais je vois l'Italie à travers le prisme français. Mon pays, je m'en suis aperçu de plus en plus, est hanté par le rêve italien. Non seulement nos écrivains et nos peintres y ont voyagé, y ont appris à voir les choses et l'Histoire, mais nos hommes politiques se sont efforcés de reconstituer plus ou moins l'empire romain, Charlemagne ou Napoléon, ou de retrouver une Renaissance qui, si belle qu'elle ait été chez nous, ne peut-être considérée que comme une fille aînée. Non seulement je vois l'Italie depuis la France, mais la France depuis l'Italie. L'au-delà des montagnes, depuis mon ermitage, c'est la porte de l'Orient, le lieu des commencements, la jeunesse infuse, mais si je me trouve en Romagne ou en Vénétie, je suis hanté par la porte de l'Occident, le crépuscule avec sa philosophie des Lumières, l'attente éperdue de lendemains qui retrouvent leur voix.

Italie, tu es notre perpétuelle inconnue. Jamais nous n'aurons pu jouir de toutes tes cités, de toutes tes ruines, de toutes tes vignes et de toutes tes inventions. Notre Nord a besoin de ton Sud, et la rose des vents tourne sur nos frontières, dans un modèle de mondialisation heureuse. Merci de nous permettre de nous regarder dans tes yeux, de nous apprendre à lire dans la superposition de nos langues, de feuilleter le livre de nos échanges dans l'émerveillement constamment rajeuni.

Michel Butor